

— Crache. — Tu sais bien que je ne chi-
que jamais. — Ce n'est pas cela, aboule.
— Voilà.

“— Fourre ton képi dans ta poche.

“— Ah ça ! tu commence par m'embê-
ter, grogne-t-il. Il fait froid, je vais attraper
un rhume de cerveau.

“— Froid ou non, décoiffe-toi ; si le
rhume de cerveau t'empoigne, c'est que
tu as encore assez de cerveau pour cela.

“— Tout en bougonnant il m'obéit.

“— Maintenant, je marche le premier ;
j'ai ton tabac que je viens de ramasser.
J'entre à la cambuse ; toi, attends que je
sois dedans, puis viens me réclamer ton
paquet. Je refuserai de te le rendre ; tu
me traiteras de voleur. Je me rebiffrai.
Comme compensation tu râfleras les pains
et tu fileras. Je me charge, moi, d'empê-
cher qu'on te pique.

“— Pourquoi me forcer à travailler nu-
tête ?

“— Gros malin, c'est pour qu'on ne
puisse lire le numéro de ton bataillon.

“— Mais toi ?

“— Moi, je ne te connais pas, et je n'ai
rien à cacher ; on me remerciera encore.

“— A ton aise.

“— Là-dessus, je me dirige vers la bara-
que ; je m'introduis d'un air délibéré.

“— Salut, mon ancien, que je dis, com-
ment va ?

“— Pas mieux depuis que tu es là, qu'il
me répond brutalement.

“— Est-ce à vous ce paquet de tabac
que je viens de trouver devant votre
porte ?

“— Il se fouille.

“— Non, du moins je ne le crois pas ;
montre un peu voir.

“— A ce moment, Marbach arrive comme
un furieux.

“— As-tu envie de me rendre mon pa-
quet de tabac que tu viens de ramasser ?

“— Ton paquet de tabac ? Je ne sais
pas que tu veux dire, que je fais en cli-
gnant de l'œil au vieux.

“— Voilà Marbach qui se fâche, qui me
traite de carottier. Tout à coup, il se met
à crier :

“— Ah ! c'est ainsi, tu ne veux pas me
rendre mon tabac, à moi le bricheton ; il
attrape les pains et détalle.

“— Holà ! au voleur ! crie le vieux
comme un possédé. Sous prétexte de
prendre Marbach au collet, j'empêche
l'autre de l'approcher.

“— Marbach file à fond de train, nous lui
appuyons la chasse à toute jambe.

“— Le vieux arpentait le terrain comme
un vrai cerf. Je me dis : pas de bêtises,
faut laisser à Marbach le temps de s'é-
clipser. Je devance le vieux, et me laisse
tomber à plat ventre sur son passage. Il
butte contre moi, s'étale de tout son long,
se casse la margoulette et demeure à moi-
tié assommé.

“— Au bout d'une minute, il se relève en
geignant ; je geins plus fort que lui. Il a
le nez en sang, un œil poché ; je fais sem-

blant de boiter. Il coupe dans le pont et
me reconduit à son logis en me tenant
sous les bras.

“— Ce que je boitais ! Il n'y voit que du
feu ; je me plains de plus belle ; il m'offre
un petit verre ; pendant qu'il va chercher
la bouteille, je trouve moyen d'escañoter
un cervelas acheté pour être mangé avec
les pains, ce qui arrivera maintenant ici.

“— Nous nous quittons les meilleurs amis
du monde. Ici finit l'histoire. Pas vrai,
Marbach ?

— Exact de point en point.

Doutre se tut ; chacun félicitait les
auteurs de ce beau coup de main.

— Bien combiné, crânement enlevé !
murmurait-on dans la hutte.

— Te voilà réhabilité, mon vieux, dit Mar-
bach. la Garonne peut être fière de toi ;
tu as rudement fait le poil aux gardes na-
tionaux. Je n'ai qu'un regret, c'est de
n'avoir pas demandé de la brioche, je te
crois de force à en trouver au besoin.

— Qui sait ? gasconnaît Doutre ravi de
son succès.

— La popotte est cuite, dressez la table,
ordonna Pradel le cuisinier, qui, tout en
écoutant l'histoire, avait minutieusement
soigné le fricot. Je vous réponds que
vous alliez vous lécher les doigts jusqu'aux
coudes.

— En hâte, on tira de sous le lit de
camp une large planche et deux trétaux.
La table se trouva mise en un clin d'œil,
la gamelle et les quarts de fer-blanc, bri-
lants de propreté, furent rangés en ba-
taille, flanqués de cuillères et de fourchet-
tes. Au milieu, les pains croustillants et
le saucisson ; sur les ailes, les bouteilles
de vin et d'eau-de-vie. Tout cela avait
un aspect réjouissant.

Aussi bien, une joie sans mélange était
peinte sur toutes ces honnêtes et martia-
les physionomies.

— Coquins de bon sens ! répétait Romé-
gous, on se croirait à la noce. A une crâ-
ne, même !

— A la soupe ! clama Pradel ; passez
vos gamelles, au numéro un.

— Ouvrez le feu ! commanda le capo-
ral qui déjà tendait sa gamelle avec im-
patience.

Au moment où déjà le cuisinier allon-
geait le bras pour distribuer le potage,
un strident appel de clairon retentit.

— Malédiction !... s'exclama-t-on à la
ronde d'un ton navré, que veut dire cela ?

Et tous l'oreille tendue, l'œil au large
ouvert, attendirent palpitaient, muets, une
seconde sonnerie qui allait faire connaître
de quoi il retournaient.

L'attente ne fut pas de longue durée ;
la marche du bataillon résonna ; en mé-
me temps, un sous-officier criait en pas-
sant devant chaque gourbi : “ Alerta !
sac au dos. Voilà les Prussiens ! ”

— Ah ! misère ! gromelaient nos vitri-
ers en se dépêchant de faire disparaître
la table, bouteilles et victuailles sous les
planches du lit de camp.

— Cochons ces Prussiens ! bougonnaient
les fortes têtes de l'escouade, ne pou-
vaient-ils attendre pour ouvrir le bal
qu'on ait fini de dîner ?

Et cependant, on s'équipait à toute vi-
tesse. Un par un, nos chasseurs sortaient
de leurs gourbis, et se rendaient au pas
gymnastique sur le front de bandière du
camp, où déjà se promenaient les officiers
le manteau roulé en sautoir, le revolver à
la ceinture.

A notre 9^e escouade, on fermait soi-
gneusement l'huis au moyen d'une chaî-
nette et d'un cadenas.

— Pourvu qu'on ne choppe pas la bous-
tifaille ! dit le caporal.

A cette réflexion, un sentiment d'an-
goisse se peignit sur tous les visages.

— Cochons de Prussiens ! fit-on encore
avec énergie.

Le bataillon se formait en ligne. Dans
le lointain, vers Villemomble et Bondy,
déjà l'on déchirait la toile.

— Par le flanc droit, marche ! coman-
da-ton ; et la colonne, prenant le pas
accéléré, défila dans la direction des villa-
ges où l'action semblait être engagée.

— J'ai l'estomac dans les talons, grom-
melait Doutre.

— Prends garde de marcher dessus, fit
Martige.

— Dire que j'ai cuisiné tant de bonnes
choses, et que peut-être je n'en aurai pas
ma part, marmottait Pradel.

Un quart d'heure après nos lurons se
battaient comme des lions aux plus chaud
de la mêlée.

III

Celle des autres sera plus grosse, mon
garçon...

— Gare la marmite ! cria-t-on tout à
coup. Un obus passait en sifflant ; il
tomba sans éclater dans une terre labou-
rée.

— Encore un dans la mélasse.

— Appuyez à gauche, ordonna le capi-
taine.

— A gauche, à gauche ! braillèrent à
l'envi officiers et sous-officiers.

Çà et là, quelques tirailleurs ennemis
apparaissaient, se glissant derrière les
arbres, sur la lisière de la forêt de Bon-
dy ; la fusillade pétillait sur toute la li-
gne.

— En avant ! en avant ! sonna le clai-
ron.

— En avant ! en avant ! hurlèrent mille
voix.

Et d'un bond nos vitriers se trouvèrent
au bord du bois où ils pénétrèrent à la
suite des Prussiens qui reculaient.

Sous le couvert, les balles sifflaient,
crépitaient, détachant çà et là des ra-
meaux et des plaques d'écorces.

Quelques cadavres gisaient dans une
clairière.

Subitement, l'ennemi disparut et les
clairons des chasseurs sonnèrent. Halte-